



**Jean-Jacques Greif**  
**Le fil à recoudre les âmes**

Medium

Extrait de la publication

### *Le livre*

Kenichiro croyait être un Américain comme les autres. Mais le 7 décembre 1941, lorsque les Japonais déclenchent la guerre en attaquant Pearl Harbor, l'adolescent né à Los Angeles devient brusquement un « Jap », un étranger ennemi, comme tous les Japonais installés aux États-Unis depuis plusieurs décennies. Les voilà devenus des espions potentiels qu'il faut éloigner des côtes. Kenichiro, sa mère, sa petite sœur et plusieurs milliers d'autres Japs se retrouvent au milieu du désert, dans un « centre de réinstallation » cerné par les barbelés.

Officiellement, ils ne sont pas prisonniers, mais résidents. Les gardes armés ne sont pas des gardiens mais des conseillers de sécurité. Kenichiro préfère en rire dans les lettres qu'il envoie régulièrement à Mrs Moore, son ancien professeur d'anglais. Un jour, il lui annonce une « nouvelle incroyable ». Alors que la guerre fait rage, sa famille a accepté de quitter les États-Unis pour retourner vivre au Japon... non loin d'Hiroshima.

### *L'auteur*

Jean-Jacques Greif a 12 ans lorsqu'il découvre l'horreur d'Hiroshima. La projection du film *Ce jour-là*, le 6 août 1945 organisée par le parti communiste le marque pour la vie. Plus tard, plusieurs séjours au Japon et des rencontres exceptionnelles lui donnent envie d'écrire l'histoire de Kenichiro et d'aborder l'épisode peu connu de l'internement dans des camps américains de milliers de Japonais installés aux États-Unis.

Jean-Jacques Greif

# Le fil à recoudre les âmes

Médium

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

I

DEUX VALISES



*Mardi 21 avril 1942*

Chère Mrs Moore,

Je voulais parler des loutres de mer, je vous jure. Je ne fais pas l'école buissonnière. J'aimerais mieux être en classe avec mes camarades. En plus, je suis sûr qu'ils attendaient mon exposé avec impatience.

Vendredi dernier, à peine je rentre de l'école, deux policiers militaires sonnent à la porte. Je sais qu'ils sont militaires parce qu'ils portent des uniformes kaki. Les agents du FBI, ceux qui ont arrêté mon père le 7 décembre, étaient habillés en civil.

– Mrs Kashimura ? demande l'un des policiers. Kenichiro et Akiko Kashimura ? Vous avez le week-end pour vous préparer.

– Vous pouvez emporter ce que vous pouvez porter, ajoute l'autre policier.

Ma mère suit des cours d'anglais à la bibliothèque, mais elle n'a jamais réussi à passer en deuxième année.

– Quoi porter emporter ?

– Deux valises par personne, madame. Vous devez vous présenter lundi matin à sept heures à la gare d'autobus au début de Santa Monica Boulevard. Ne soyez pas en retard.

Elle s'affole facilement. Quand les policiers s'en vont, elle commence à courir partout, à ouvrir les placards. Vous

l'avez vue aux réunions de parents d'élèves, Mrs Moore. Elle court à petits pas serrés, les pieds en dedans, comme si elle portait des sandales japonaises et un kimono.

– Deux valises, deux valises ! Où allons-nous ? Combien de temps ? Il fera froid ? Que faut-il prendre ? Deux valises !

– Ils ont laissé ce papier, maman, avec la liste de ce qui est autorisé. Draps et couvertures. Vêtements solides : chemises de coton, pull-overs, blue-jeans. Chaussures montantes. Effets personnels. Articles de toilette. Un gobelet et une assiette en fer-blanc. Ensuite, ce qui est interdit : animaux domestiques, armes, appareils photo, radios, jumelles. Pas plus de vingt-cinq dollars d'argent liquide.

– Mais nous n'avons pas de jumelles.

– Eh bien, tant mieux. Je te connais. Tu en aurais caché dans ta valise pour regarder les installations militaires secrètes.

– J'emporte ma poupée Shirley, dit Akiko (c'est ma petite sœur).

J'étais triste pour ma radio. Je l'aime beaucoup. Ma mère me l'a offerte pour mon anniversaire, en février. Mon père rencontrait beaucoup de monde dans son travail : les maraîchers, les marchands de bois, les chauffeurs des camions, les épiciers, les capitaines des bateaux. Quand il rentrait à la maison le soir, il apportait les dernières nouvelles et aussi les dernières rumeurs. Ma mère a pensé que la radio remplacerait mon père : j'écouterais le journal radiodiffusé et nous serions informés quand même en ces temps difficiles.

Elle continue à courir et à marmonner.

– Deux valises par personne, oh, oh, deux... Je n'ai pas de blue-jeans (elle prononce « biru djinnsu »)...

Dis-moi, Ken-chan, pourquoi demandent-ils « chaussures montantes » ?

– Je pense qu'ils veulent dire « chaussures de marche ». Nous aurons sans doute à marcher.

Elle disparaît je ne sais où et revient avec deux petites valises. Les Japonais emportent peu de bagages quand ils voyagent, même les gens assez riches comme mes parents. Elle ouvre les valises, les referme, les soupèse.

– Rien que les draps et les couvertures, déjà elles seront pleines. Sans oublier ton violon, Akiko.

– Je veux pas mon violon. Je veux ma poupée Shirley.

– Et votre père qui n'est pas là pour me conseiller.

Ma sœur et moi, nous savons que ça ne sert à rien de la presser quand elle hésite. Elle finit toujours par prendre une décision et alors elle devient très efficace.

– Venez, les enfants. Nous allons acheter des biru djinnsu et des valises.

Elle téléphone pour appeler un taxi. La Studebaker de mon père est garée devant la maison depuis le mois de décembre. « Nous devons l'emmener au bureau pour l'interroger », ont dit les agents du FBI. Nous pensions qu'ils le ramèneraient au bout de quelques heures. Ils n'avaient rien à lui reprocher, quand même. Nous l'avons vu une fois, derrière des barreaux, dans une sorte de prison des services de l'immigration. Ensuite, ils l'ont envoyé dans un camp, quelque part dans le Montana. Personne ne sait conduire. Quand Mike Okubo, l'adjoint de mon père, vient montrer les comptes à ma mère (les affaires vont mal, parce que les clients américains ne veulent plus acheter aux Japonais), il nous emmène jusqu'à la jetée dans la Studebaker.

– Il faut qu'elle roule, dit-il, sinon elle va s'engourdir.  
– Une voiture peut pas s'engourdir, remarque Akiko.  
– Bien sûr que si. Elle est comme toi. Si tu ne bouges pas, tu t'engourdis et tu ne peux plus démarrer. Ken-chan, tu devrais faire tourner le moteur une ou deux fois par semaine pour qu'il garde la forme.

Ce qui m'étonne, c'est que ma mère connaisse un magasin de bagages. Je veux dire, un magasin qui n'est pas tenu par des Japonais ou des Chinois.

– J'ai besoin six grandes valises, dit-elle au vendeur. Qualité le meilleur possible.

Akiko proteste.

– Je pourrai jamais porter ces deux énormes valises.  
– Nous nous débrouillerons. Des draps, des couvertures, deux pull-overs chacun pour l'hiver, deux chemises, deux pantalons ou une jupe et un pantalon, un pyjama ou une chemise de nuit, de la vaisselle, ta poupée Shirley. Qui sait combien de temps cette guerre va durer ?

Je n'ai pas de poupée Shirley, mais je me suis juré de cacher ma collection de billes dans un coin d'une de mes valises.

Quand nous rentrons à la maison, ma mère commence à sortir les meubles sur la pelouse du côté de la rue.

– Nous allons faire comme les Américains quand ils déménagent. Les meubles et les objets que nous ne pouvons pas emporter, nous les mettons dehors et les gens viennent les acheter.

– Cela s'appelle *a garage sale*, maman. C'est le garage qui sert de magasin.

– Dans les régions où il pleut, peut-être. Ici, ils sortent tout sur la pelouse. J'ai vu ça souvent.

Nous l'aidons à fabriquer des panneaux de carton : *evacuation sale*. Des voisins viennent voir. Ils paraissent gênés. Bientôt, des gens que nous ne connaissons pas arrivent. Ils conduisent des camionnettes et même des camions. Ils ont l'habitude, ça se voit. Ils offrent des prix ridicules : cinq dollars pour la table de la salle à manger, dix dollars pour la cuisinière à gaz. Le samedi, ma mère refuse leurs offres. Le dimanche matin, elle refuse. Le dimanche après-midi, elle accepte. Que peut-elle faire d'autre ? Si vous étiez venue, Mrs Moore, vous auriez pu acheter une cuisinière à gaz pas cher.

Mr Maddox passe plusieurs fois en badaud. Il regarde sans s'approcher. C'est le libraire qui vend des livres d'occasion sur Raymond Avenue. J'ai acheté beaucoup de livres chez lui, Mrs Moore. Le livre illustré sur la faune marine que je vous ai montré, celui qui m'a donné l'idée de vous proposer l'exposé sur les loutres de mer, je l'ai acheté chez lui. Je lui ai souvent parlé. Je le trouvais plutôt bienveillant, en tout cas moins hostile que la plupart des gens, malgré sa grosse moustache noire. Il ressemble à un acteur comique de cinéma muet. Il revient le dimanche soir. Il montre la Studebaker et dit : « Cinquante dollars. »

Les Américains racontent des fariboles sur les « Orientaux impassibles ». J'ai vu que les traits de ma mère se crispaient. Une voiture que mon père venait d'acheter. Elle vaut au moins mille dollars.

– Réfléchissez, dit Mr Maddox. Je repasserai dans une demi-heure.

Comme il n'a pas beaucoup parlé, ma mère a très bien compris.

– Ils nous ont toujours méprisés. Depuis l'attaque de

Pearl Harbor, ils le font ouvertement. Ils se réjouissent de nous voir partir. C'est une proposition insultante.

– Tu vas pas accepter, maman.

– Si je refuse, que se passera-t-il ? La voiture restera là. Quelqu'un va la voler. Ou bien les gens la dépèceront pour récupérer des pièces détachées. Ou s'ils la laissent, elle rouillera et tombera en poussière. Nous ne serons pas plus avancés. Cinquante dollars, c'est toujours mieux que rien.

Mr Maddox est revenu et ma mère lui a vendu la Studebaker. J'ai cru voir un petit sourire de satisfaction sous sa grosse moustache.

Quatre brocanteurs descendent d'une camionnette. Ils entrent dans la maison sans nous demander la permission. Il ne reste plus rien dans le salon que mon beau piano, dont la robe d'ébène luit dans la pénombre. Ils posent vingt dollars par terre et l'emportent. Je voudrais dire au revoir à ce bon copain, mais j'ai peur de paraître ridicule.

Ma mère m'a épaté en achetant les valises. Elle commence à réagir, mais il est déjà trop tard. Si le FBI n'avait pas emmené mon père, il aurait pris les devants. Il analyse la situation, il réfléchit, il décide. C'est son métier de patron. Il aurait trouvé le moyen de mettre le piano et les meubles à l'abri.

Akiko et moi, nous avons même cru que maman devenait folle. Elle met son chapeau.

– Je vais chez le dentiste.

Elle perd la tête, c'est sûr : au lieu de prendre son sac à main de cuir, elle emporte le grand sac à provisions qui lui sert à rapporter des légumes du marché.

– Tu avais mal aux dents, maman ? lui demande Akiko quand elle revient.

– Même si elle a pas mal aux dents, elle prend ses précautions. Il y aura peut-être pas de dentiste là où nous allons.

– Je lui ai confié les *daijimonos*. C'est la seule personne honnête que je connaisse.

Eh, pas si bête. Les *daijimonos*, ce sont les objets précieux, les souvenirs de famille, les photographies de nos grands-parents et de mon frère Kazuo, qui est mort avant ma naissance quand il était encore bébé.

Dimanche soir, je sors dire au revoir aux palmiers qui bordent Ocean Avenue, à la plage, à la jetée de Santa Monica. Je contemple longuement les vagues qui étincellent sous la lune.

Lundi matin, nous montons dans un autocar plein de Japonais. Une petite foule s'est rassemblée sur le trottoir.

– Sales Japs ! Retournez dans votre pays, ou bien nous vous ferons sauter la tête !

L'autocar nous conduit à Union Station. Un chien nous poursuit pendant au moins un mile. Un garçon de six ou sept ans lui fait des signes par la lunette arrière en pleurant.

– Non, Freddie, non ! Retourne à la maison. Va chez la voisine...

À la fin, le chien s'assoit au milieu du boulevard. Il paraît épuisé et tire la langue. Tout le monde veut consoler le garçon. Les passagers ne disaient rien, d'un seul coup ils parlent tous ensemble.

– J'ai abandonné mon vélo. Il était presque neuf.

– Il paraît qu'ils vont nous envoyer dans le désert. Les grosses chaussures, c'est à cause des serpents à sonnette.

– Il a offert dix dollars pour le canapé. Ensuite, il a dit : « Bah, je reviendrai demain. Ce sera gratuit. »

– Nous ne sommes pas des traîtres.  
– C'est le gouvernement qui nous trahit. Je suis citoyen américain.

– Le pire, c'est qu'il trahit aussi la Constitution des États-Unis.

– Le lendemain de Pearl Harbor, quelqu'un m'a dit : « *You Jap !* » Je n'ai pas compris que c'était moi. Où ça, un Jap ?

– Jap, c'est le même mot pour les ennemis et pour nous. Après Pearl Harbor, ils ont décidé que nous étions tous lâches, sournois, à peine humains. Des sortes de singes. Du jour au lendemain.

– Le péril jaune. Ce n'est pas si nouveau.

– Le FBI a arrêté mon oncle. Il travaillait dans un laboratoire qui fabriquait des insecticides. Ils pensent que nous voulons empoisonner les fruits et les légumes.

Les gens ont mis leurs habits du dimanche. Ils emportent peut-être de grosses chaussures dans leurs valises. Ma mère est la seule femme en blue-jeans, d'ailleurs cela me fait tout drôle. Plusieurs hommes ont revêtu leur uniforme de la Grande Guerre. Les uniformes sont tout froissés, comme s'ils voulaient protester : « Nous nous sommes battus pour ce pays, nous voilà bien récompensés. » Une femme emporte une planche à repasser, une autre une chaise pliante.

Nous portons nos gros manteaux d'hiver, qui n'entraient pas dans nos valises. Ouh, il fait trop chaud ! Ma mère grimace.

– J'ai l'impression d'avoir oublié quelque chose, mais je ne trouve pas quoi.

Un train nous attend à la gare. Aucune destination n'est

affichée sur le panneau au début du quai. Personne ne nous dit où nous allons. Ils ne savent pas ou ils ne veulent pas ? Des soldats armés de fusils nous escortent jusqu'aux wagons. Ils ont fixé des sortes de couteaux au bout de leur fusil, quelqu'un me dit que ça s'appelle une baïonnette. C'est assez effrayant. Dans le train, il y a des policiers militaires qui hurlent plutôt qu'ils ne parlent. Ils nous ordonnent de baisser les stores dans les wagons et de ne plus y toucher. Les passagers n'osent pas désobéir. Ils sont soumis et silencieux, comme des animaux qui craignent une punition. Des enfants pleurent. Leurs parents tentent de les calmer.

Le train ne démarre pas. L'attente est pénible. Un petit garçon qui voit la poupée Shirley dans les bras de ma sœur se met à pleurer.

– Je veux Teddy kuma !

*Kuma*, c'est un ours, Mrs Moore.

Au bout d'une heure, des personnes de l'Armée du Salut montent à bord et distribuent des biscuits, du café et de la limonade. Cela nous reconforte de voir des Américains blancs nous sourire et se conduire de façon généreuse.

De nombreux passagers viennent saluer ma mère. Ce sont des maraîchers. Vous avez remarqué, Mrs Moore, ces Japonais qui font pousser des fruits et des légumes sur des lots vacants en plein milieu de Los Angeles. Ils les vendaient à mon père, qui est « grossiste ». Il les revend dans toute la Californie du Sud et même au Nevada. Ces pauvres maraîchers n'ont jamais pris le train. Quand il ralentit un peu brusquement, ils tombent de leur siège. Ils ont mal au cœur comme si le train était un bateau, au point que l'un d'eux

vomit. Ils ne peuvent pas s'empêcher de soulever les stores pour regarder dehors. Ils pleurent comme les enfants.

– Regardez, disent-ils entre deux sanglots. Des fleurs et des fruits partout.

– Ils nous ont emmenés à la veille de la récolte.

– Il paraît que des Américains achetaient les récoltes au dixième de leur valeur.

– Ils ne sont pas venus chez moi. J'ai perdu une année de revenus.

– Si tu avais eu le temps de récolter et de vendre, ça ne t'aurait pas avancé : interdit d'emporter plus que vingt-cinq dollars.

– L'argent n'a pas d'importance. Le malheur, c'est que tout va pourrir sur place. Quel gâchis !

– Savez-vous où nous allons ?

– Avez-vous vu leurs fusils ? Ils vont nous emmener dans un endroit désert et nous tuer tous.

Je peux quand même vous dire où nous sommes, Mrs Moore : à Tulare, dans un « centre de rassemblement » aménagé sur le champ de courses. Le train a mis moins de trois heures. Oui, en Californie ! À mi-chemin entre Los Angeles et San Francisco. Les gens pensent qu'ils nous emmèneront ailleurs plus tard, puisque le décret dit qu'il faut nous éloigner de la côte pour nous empêcher d'espionner. Pour nous écrire : *Centre de rassemblement de Tulare, famille 17 348*. Ils nous ont donné ce numéro quand nous sommes montés dans l'autocar.

Mrs Moore, je n'ai jamais vu autant de Japonais !

Une fillette de quatre ou cinq ans crie : « Je veux rentrer en Amérique ! » En voyant tous ces Japonais dans le centre de rassemblement, elle a cru qu'elle était arrivée au Japon.

Ils ont fouillé nos bagages pour confisquer les jumelles et les radios, et puis nous avons dû entrer tout nus, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, dans des baraques où des policiers militaires nous ont aspergés d'une poudre insecticide. Ensuite, on nous a vaccinés contre la fièvre typhoïde et d'autres maladies, comme si nous étions soldats. Aïe !

Je suis désolé, Mrs Moore, j'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais je dois arrêter ma lettre parce que je n'ai bientôt plus d'encre dans mon stylo. J'ai pas osé emporter un encrier. J'imaginai un employé des chemins de fer jetant mon énorme valise dans un wagon de marchandises, l'encrier se brisant en mille morceaux, mes vêtements tout tachés.

Ma mère passe son temps à regretter son peigne en écaille et sa bouilloire et les autres choses qu'elle a laissées dans la maison parce que les valises étaient pleines. Elle n'a pas oublié son fer à repasser, quand même, ni son kimono de mariage qu'elle ne met jamais.

On dit que des Japonais ont brûlé des kimonos anciens de grande valeur. Ils ne voulaient pas les laisser pour dix dollars à des gens qui en feraient des robes de chambre. Ils auraient dû les confier au dentiste.

Je suis bête, Mrs Moore. J'ai laissé mon exposé sur les loutres de mer dans le tiroir de mon bureau. Je ne me souviens même pas si quelqu'un a acheté le bureau. J'aurais pu l'envoyer à votre nom à l'école, comme je le fais pour cette lettre.

Avec les respects de votre élève

*Kenichiro Kashimura*

*Vendredi 8 mai 1942*

Chère Mrs Moore,

Vous ne pouvez pas imaginer combien votre envoi m'a fait plaisir. Je vous assure que je m'attendais pas à ce que vous me répondiez. J'ai fait une heure de queue au bureau de poste. Quand l'employé m'a donné un colis, j'ai cru qu'il avait commis une erreur. Qui peut m'envoyer un colis ? Ils confondent les noms japonais. On dit que l'administration va recruter des postiers parmi nous pour les remplacer. Et puis j'ai trouvé les crayons, la gomme et le taille-crayons. J'ai hurlé de joie. Tout le monde se demandait si j'étais devenu fou.

Vous décrire le champ de courses ? Bien sûr. J'ai passé quinze jours à en explorer tous les coins et recoins, je le connais pas cœur. Attendez, je commence par tailler un de vos crayons, Mrs Moore. Okay, vous ne voulez pas que je décrive la piste de course, qui comporte deux lignes droites et deux virages, ni la pelouse centrale. Vous voulez connaître nos conditions de vie. Eh bien, c'est simple : nous remplaçons les chevaux. Non, nous ne galopons pas sur la piste. Nous dormons dans leur écurie, et même dans leurs stalles, c'est le nom officiel de leurs chambres. Cinquante stalles dans l'écurie.

Nos gardiens nous ont emmenés derrière le réfectoire.

– Regardez, nous avons des housses de toile et une

provision de paille fraîche. Vous fourrez la paille dans les housses. Vous pouvez aussi répandre de la paille sur le sol. Attention, si vous la souillez, c'est tant pis pour vous. On nous a pas donné de budget pour en racheter.

Nous remplissons trois housses pour en faire des paillasses. Nous les rapportons, ainsi que de la paille pour couvrir le sol. Nous nous apprêtons à étaler la paille, mais ma mère nous arrête.

– Je sais ce que j'ai oublié à la maison. Un balai.

Il est vrai que les chevaux ont laissé des souvenirs qui ne sentent pas bon. Nous nous demandons comment nettoyer notre nouveau logis. Soudain, une voix de femme tombe du ciel.

– Je peux vous prêter mon balai, si vous voulez. Tan'ô.

Le voyage et l'ambiance hippique nous ont sans doute déboussolés. L'odeur de crottin nous tourne la tête, peut-être. Nous ne comprenons pas d'où cette voix peut venir. Est-ce l'esprit d'un cheval qui rôde dans son ancienne demeure? Akiko, ma sœur, montre la cloison qui nous sépare de la stalle contiguë. Elle s'élève à deux mètres de hauteur seulement. En vérité, on entend des conversations et des bruits provenant de toute l'écurie. Nous sortons dans le couloir et parcourons trois mètres. Nous nous inclinons à la japonaise pour saluer notre voisine, qui se tient à sa porte, un petit balai à la main. Elle nous salue en répétant son nom.

– Tan'ô.

– Kashimura, dit ma mère. Mes enfants Kenichiro et Akiko.

Cette Mrs Tan'ô est très prévoyante. Elle a coupé le manche d'un balai pour le faire entrer dans sa valise. Nous

nettoyons le sol le mieux possible avant de répandre la paille fraîche. L'odeur des chevaux n'est pas entièrement partie, vous vous en doutez.

Un garçon trapu comme un boxeur ou un champion de judo, il peut avoir quinze ou seize ans, montre à tout le monde une petite boîte contenant du crottin.

– C'est le crottin de Torpedo.

– Qui est Torpedo ?

– Il a gagné toutes les courses il y a deux ans. Tout le monde sait ça. Nous habitons dans son box.

Nous ne dormons pas sur la paille, mais sur des lits de l'armée en fer. Je devine ce que vous pensez : nous dormons quand même sur la paille des paillasses. J'ai toujours entendu mes parents mentionner les « tatamis » parmi la longue liste de choses qui leur manquent en Amérique. Ce sont des nattes de paille que l'on pose sur le sol des maisons japonaises.

– Alors tu dors sur la paille, comme au Japon, ai-je dit à ma mère. Tu dois être contente.

– Les tatamis sont faits en paille de riz. Cela n'a rien à voir. La paille sur le sol est sale, celle des matelas aussi. Quand la paille des tatamis est verte, elle dégage un merveilleux parfum de campagne.

– Même quand elle sèche, elle sent bon, ajoute la voix désincarnée de Mrs Tan'o.

Quand Mrs Tan'o n'intervient pas dans nos conversations, c'est qu'elle est sortie. Nous parlons alors normalement. Quand elle est là, ma mère et ma sœur parlent parfois si bas que je n'entends rien du tout, même en m'approchant. Si j'essayais de les imiter, je suis sûr que Mrs Tan'o m'entendrait. Elle se dirait que nous voulons

lui cacher quelque chose et s'en offenserait. Nous évitons tout de même de parler très fort, car il y a bien assez de bruit dans l'écurie. Parfois, je me dispute avec Akiko et nous oublions où nous sommes.

– Arrêtez tout de suite, murmure ma mère. Tout le monde peut vous entendre.

Notre voisin de l'autre côté tousse et éternue constamment. Il souffre du rhume des foins. Quand il nous l'a annoncé, j'ai trouvé ça drôle, mais ma mère dit que c'est une maladie assez grave.

Nous entendons des bébés qui pleurent, des mères qui chantent pour les consoler et les endormir, des époux qui se querellent et se réconcilient. Des consignes sont affichées à l'entrée de l'écurie : il est interdit de parler japonais dans le camp. Ils veulent nous empêcher de fomenter nos complots, comme les Orientaux surnois que nous sommes. Beaucoup de personnes de la première génération, que nous appelons *issei*\*, savent à peine l'anglais, donc elles parlent japonais en chuchotant. Cela produit une sorte de bruit de fond permanent, semblable au froissement des feuilles mortes sous les pieds d'un promeneur à l'automne.

Selon l'affiche de consignes, les gardes ne sont pas des gardes, mais des « conseillers de sécurité ».

Vous aimeriez peut-être que je vous en dise plus sur notre stalle, Mrs Moore. Eh bien, il n'y a rien d'autre à dire. Trois lits sur la paille. Pas de meubles, pas de plafond. Pas de lampe au plafond, mais seulement des lampes sous

\* Première génération : *issei*. Deuxième génération : *nisei*. Troisième génération : *sansei*. Un, deux, trois : *ichi, ni, san*.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Réveille-toi, Ludwig!*

*Kama*

*Moi, Marilyn*

*Le ring de la mort*

*Jeanne Darc*

*Tout est relatif, comme dit Einstein*

*Lonek le hussard*

*Une nouvelle vie, Malvina*

*Sans accent*

*Les souffrances du jeune Mozart*

*Mes enfants, c'est la guerre*

*Nine Eleven*

*Le roi de l'autostop*

© 2012, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : avril 2012

ISBN 978-2-211-21750-7